



SCÈNES

LES FEMMES SAVANTES
THÉÂTRE
MOLIÈRE

T

Les voilà parvenues au pied du château de Grignan, ces *Femmes savantes* dessinées par Molière un an avant sa mort, en 1673. Treize ans après *Les Précieuses ridicules*, il dépeint encore dans cette pièce le destin de femmes qui trouveront dans l'étude une parade contre le carcan patriarcal et les mariages forcés. Faire de l'amour des livres un alibi, telle Armande, la sœur aînée, ou un moyen de se placer, comme le mondain Trissotin, est tout ce que le dramaturge abhorrait. Et qu'il dénonce une ultime fois dans une langue drôle et musicale.

Invité par Grignan à mettre en scène son premier Molière, le Québécois Denis Marleau y a plongé avec allégresse. Un peu comme s'il était en villégiature avec sa dynamique troupe dans cette comédie familiale, qu'il tire vers les années 1950, remplaçant la morale Ancien Régime par celle d'avant 68. Bien vu. Tissu Vichy pour Armande et Henriette, indienne précieuse pour la tante Bélie, qui passe son temps à se pâmer un verre à la main. La matière des robes chatoie aux fenêtres par zoom vidéo interposé quand, en contrebas, tout le monde fait la roue autour du bassin. Le père tient du Jacques Tati en plus bourgeois, la mère (Christiane Pasquier, complice de Marleau depuis longtemps) est une tyrannique ayant modelé sa fille Armande en savante. Ce dont elle ne se relèvera pas, nous dit Marleau avec une triste élégance. — **Emmanuelle Bouchez**
| Jusqu'au 18 août, Fêtes nocturnes, château de Grignan (26) | Tél. : 04 75 91 83 65.



Denis Marleau plonge dans *Les Femmes savantes* avec allégresse.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

T

Six Personnages en quête d'auteur

Tragi-comédie
Luigi Pirandello
| Mise en scène et scénographie Stéphane Braunschweig, du 5 sept. au 7 oct., Théâtre national de la Colline Paris 20^e, tél. : 01 44 62 52 52
| Du 10 au 20 oct., TNB, à Rennes ; du 24 au 26 oct., Filature de Mulhouse...

Un espace scénique simple et clair où la vidéo éclaire superbement le propos.

Être ou ne pas être un personnage ? Sur scène, dans la vie... Quoi faire d'un personnage ? Sur scène, dans la vie... Évidemment, les comédiens ne cessent de se poser ces questions qu'ont triturées à satiété les auteurs — de Shakespeare à Pirandello —, les formateurs d'acteurs — de Stanislavski à Vitez —, les metteurs en scène — de Copeau à Bob Wilson, via Artaud. Certains refusent le carcan psychologique réducteur qui entoure d'ordinaire celui « dans la peau » duquel on serait sommé d'entrer, n'y voient qu'un matériau de travail, une sorte de source à verbe où s'abreuver. D'autres s'y accrochent avec passion. Notons que dans notre société individualiste à l'extrême, où exulte le culte de l'ego, le personnage de théâtre n'a plus la cote, dépassé qu'il est par la quotidienne société-spectacle... Il fascinait pourtant le Sicilien Luigi Pirandello (1867-1936), qui, de pièce en pièce, interroge le vrai et le mensonge, le réel et la fiction.

Où finit l'un, où commence l'autre ? De quelle réalité ou de quelle illusion sommes-nous faits, que nous jouions sur scène ou dans la vie ? Pour modernes qu'elles aient pu paraître au début du xx^e siècle, quand les identités de tout un chacun commençaient d'être chahutées par Freud et les ravages de la Première Guerre mondiale, ces interrogations pourraient sembler rabâchées aujourd'hui. Même si leur non-résolution permanente chez le maître du « théâtre dans le théâtre », son refus du dénouement plein de certitudes (et donc d'apaisement) continuent superbement de nous défier. Nombre de ses pièces, telle *Six Personnages en quête d'auteur*, montée à Avignon par Stéphane Braunschweig, commentent et débattent en effet sans fin d'un drame passé. Chez Pirandello, la parole est reine et condamne un public privé d'anecdotes à la réflexion, à l'intériorité. Au risque d'y perdre toute expérience sensible. Comme ses fameux personnages trop vivants, ratiocinant sur leur désastre, désespérés qu'aucun auteur n'ait voulu leur donner « réellement » vie sur scène, et qui viennent ici rageusement en chercher

un. Comme Pirandello lui-même, qui, à trop avoir, lui, imaginé de personnages sur scène, avouait à l'inverse son incapacité à vivre hors de la scène.

Lancinants paradoxes que Stéphane Braunschweig revitalise avec ironie et humour, dépoussiérant une partition de 1921 souvent verbeuse. Qu'il ait adopté un ton parfois aux frontières du café-théâtre pour explorer les cérébraux labyrinthes pirandelliens oxygène superbement l'affaire, la simplifie et nous la rend heureusement simple et blanc où la vidéo pour une fois sert à merveille le spectacle. Tout s'éclaire, tout s'entend, se comprend. On sort plus intelligent, plus content de cette belle interrogation sur le théâtre d'hier à aujourd'hui, moderne ou « postmoderne ».



Postmoderne, elle l'était à sa façon incongrue, violente, burlesque et déchirante à la fois, celle qui a créé les meilleurs personnages féminins de Ionesco ; celle qui a su former avec sa liberté d'être, son étonnante aisance physique la défunte bande du Splendid. Tsilla Chelton, née à Jérusalem, où ses parents, juifs, avaient alors choisi d'émigrer, vient de mourir de vieillesse, à 93 ans, à Bruxelles, après avoir passé toute son enfance à Anvers. Le surréalisme belge a-t-il déteint sur cette artiste cocasse et tragique à fois, capable de délires grotesques (*Les Adieux de la grande-duchesse*, de Bernard Da Costa) comme d'absurdités désolées. Elle avait une énergie shakespearienne et une générosité rayonnante. Une étonnante modestie, aussi. Personnage, Tsilla Chelton, ne savait l'être que sur scène. C'est pour ça qu'elle y était magnifique ●

On aime un peu Beaucoup Passionnément On n'aime pas